

Le Samedi

VOL. IV.—NO. 9

MONTREAL, 6 AOUT 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS

LE CALENDRIER DU SAMEDI



AOUT.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 6 AOUT 1892.

Ceux qui ont de l'envie voudraient bien on ins-
pirer.La richesse rend tout facile : d'abord l'honné-
teté.On n'a pas autant de mémoire que d'imagina-
tion ; c'est ce qui rend si difficile le métier de
menteur.On est tenté de croire qu'on fait bien, dès qu'on
se sacrifie. Comme l'égoïsme, l'abnégation a son
aveuglement.C'est un fait assez étrange qu'une femme ayant
atteint l'âge de majorité, tième toujours à rester
dans la minorité.Je comprends, maintenant, disait un jeune
homme poursuivi pour rupture de promesses,
pourquoi on dit d'une fréquentation : *faire la cour*.Extraits d'un conseil donné par un journal
dans le cas où le vêtement d'une personne pren-
drait en feu : "gardez votre sang froid."Il y a autant de lâcheté à condamner un ab-
sent que de courage à formuler un reproche en
face ; mais la lâcheté est si générale, qu'il est
d'usage de ne cacher son mépris qu'à celui qui
l'inspire.

ORGUEIL ET SOTTISE

Tandis que ces épis qu'on coupera bientôt,
Inclinent leurs fronts vers la terre,
D'où vient que celui-ci s'élève encore si haut ?
— C'est qu'il n'a pas de grain dans sa tête légère.Ce tonneau qu'on pressoir le vigneron conduit
En le poussant d'un pied rapide,
Pourquoi donc fait-il tant de bruit ?
— Mon bon ami, c'est qu'il est vide.

L.-A. BOURGUIN.

MOTS D'ENFANTS

La mère.—N'as-tu pas honte d'enseigner ces
paroles grossières au perroquet ?*Fernand.*—Maman, je suis à lui montrer ce
qu'il ne doit pas dire.

UN ÉCHO RARE

Léon.—Là où nous sommes, l'écho est telle-
ment puissant, qu'il répète les paroles quatre fois
et à de longs intervalles.*Lucien.*—C'est rien, cela ! Chez nous quand je
veux me faire réveiller à bonne heure, je crie à
l'écho avant de me coucher "Lucien, réveille-
toi !" et à cinq heures le lendemain matin, l'écho
répète mon cri et je me lève.

UNE BONNE OCCASION

On demandait un jour à un condamné à mort,
ce qu'il désirait avoir pour son dernier repas.*Le condamné.*—J'aimerais beaucoup avoir du
chou rouge au vinaigre.*Le chérif.*—De quoi ?*Le condamné.*—Bien oui. Du chou rouge.
Voyez vous, j'aime beaucoup ce plat, mais je
ne puis jamais en manger parce qu'il me fatigue. Je
crois que c'est une bonne occasion aujourd'hui.

LA COMPLAISANCE MÊME

*Le premier tramp.*—Es-tu bien sûr que c'est cela ?*Le second tramp.*—Oui, certain, on nous dit de pren-
dre l'autre porte.

—Alors, pour les obliger, prenons-la.



LES MÈRES

Celle qui devient mère a comme une auréole
Qui nimbe son front pur d'un or éblouissant.
Comme elle a dix-huit ans, hier elle était folle,
Maintenant elle est grave, à cause de l'enfant.Tout ce qui n'est pas lui, n'est plus rien pour la mère.
Le très petit enfant a rempli tout son cœur,
Elle adore l'Époux, parce qu'il est le Père,
Parce qu'elle lui doit le seul, le vrai bonheur.Elle ne comprend pas qu'on parle d'autre chose,
Elle ne forme plus jamais d'autre dessein
Que le sourire éclos, sur la bouchette rose,
Sous la goutte de lait qui tombe de son sein.Si le soleil se mire aux pâquerettes blanches,
C'est pour le réchauffer, le doux cher enfanton ;
Si le rossignol chante, au soir, parmi les branches,
C'est que pour l'endormir, il lui faut sa chanson.La fleur s'épanouit, c'est afin qu'il l'effeuille,
De ses doigts incertains, d'un air préoccupé ;
Si le gazon verdit, c'est pour qu'il le recueille,
Comme en un nid bien frais qui sent le foin coupé.Sans doute, comme nous, elle aime la Patrie,
Elle en pourrait mourir !... Si l'enfant n'était là ;
Mais la guerre l'affole en son idolâtrie,
La frontière s'arrête au berceau que voilà.Enfants ! vous grandirez. Ainsi que l'hirondelle
Vous vous envolerez du nid chaud et soyeux :
C'est la loi de nature !... Alors songez à celle
Qui vous suivra de loin, des larmes dans les yeux.Sur le seuil, sans maudire, hélas ! la pauvre femme
Souffre d'un mal que, seuls, vous pouvez apaiser ;
Retournez-vous souvent, envoyez-lui votre âme ;
Pour ranimer la sienne, en un tendre briser.

GEORGES BOYER.

LA PROSPÉRITÉ REND INSOLENT

L'ami pauvre (à son compagnon d'autrefois).—
Veux-tu me donner cinq piastres ?*L'ami riche.*—Tiens, voilà ; je t'en prie, ne vas
pas dépenser ton argent à boire.*L'ami pauvre (avec dédain et empochant les
cinq dollars).*—De quel droit me dicte-t-on ici la
manière de dépenser mon propre argent ?

UNE ANNONCE GRATUITE

Le vieil avare.—Et vous mettez sur mon testa-
ment que je laisse cinq mille piastres à chacun
de mes commis qui aura été vingt ans à mon
emploi.*Le notaire.*—Mais c'est bien trop généreux ?*Le vieil avare.*—Laissez faire ; je n'en ai pas
eu eu un seul qui ait été plus d'un an à mon ser-
vice. Mais c'est une belle annonce pour mes fils
qui continuent mon commerce.

LA PREMIÈRE FAUTE

Elle.—Toi, tu as le talent de trouver des
fautes partout.*Lui.*—C'est vrai. C'est comme cela que je t'ai
trouvée.

LA PÊCHE A LA LIGNE

Un chapeau de paille jaune
Dont les bords n'ont pas d'ourlet.
Au bout de sa pointe en cône
Une plume de poulet.

Un chapeau de paille encore,
Un troisième, un autre ! Ainsi
Le rivage se décore,
Du Point-du-Jour à Bercy.

Sous ces étoignois sans nombre
Rien ne bouge. On ne peut voir
Que le pas lent de leur ombre
Qui s'allonge avec le soir.

Pourtant de chaque statue
Sort un spectre de roseau,
Et ce peuple s'évertue
A tromper du fil dans l'eau.

Tout le long de la journée,
O destin, tu eur promets
La douce proie ajournée
Qu'ils n'attraperont jamais.

Et pas un ne s'en indigne,
Pas un ne songe à partir !
Car le pêcheur à la ligne
Vit et meurt vierge et martyr.

JEAN RICHEPIN.

AU PLUS FORT LA POCHE

On raconte des histoires édifiantes sur presque tous les animaux. C'est à qui se montrera le plus intelligent. Il ne leur manque vraiment que la parole.

Mais pourquoi a-t-on oublié l'oie ? L'injustice est criante, car il n'est pas d'oiseau plus sagace, plus avisé. Tous les actes de sa vie en font preuve.

Voyez quelles ingénues tactiques ces bêtes de haut vol emploient pour traverser l'espace avec le moins de fatigue possible : elles se mettent en ligne, l'une derrière l'autre ; la première fend l'air, ouvre le passage aux autres ; puis, quand elle est fatiguée, se retire aux derniers rangs pour se reposer, et, chacune à son tour, prend ainsi la première place, les jeunes, les faibles restent toujours à l'arrière-garde. Et leurs précautions, leurs rondes prudentes avant de s'abattre sur un étang ou dans la prairie pour paître, et leur manière de couvrir. On n'en finirait pas s'il fallait dire tout ce qui est à leur avantage.

Mais pour mettre le comble à la gloire de cet oiseau, j'en veux citer un trait qui fait de l'oie au moins l'égal du caniche.

Dans un certain village de Normandie vivait, il y a quelques années, une vieille femme aveugle qui allait tous les dimanches, à la messe, conduite par qui ? par une oie qui la trainait par sa robe avec son bec. Lorsque la vieille était entrée dans l'église, l'oie allait l'attendre dans le cimetière, où il occupait son temps à paître l'herbe, et quand l'office était terminé, il venait reprendre sa maîtresse et la reconduisait à la maison.

Vous verrez qu'après cela on n'en continuera pas moins à dire : "bête comme une oie !"

UN TOIT EN SEL

Près d'Obdorsk, en Sibérie, existe un lac entièrement recouvert d'une toiture en sel. Ce lac est long de dix-sept milles sur neuf de largeur. Il y a de longues années, l'évaporation de ses eaux eut pour résultat de former des cristaux de sel qui se mirent à flotter, alors, ceux-ci venant en contact, les uns avec les autres, se réunirent et formèrent ce toit de sel qui recouvre tout le lac. En 1878, les eaux du lac ayant baissé de trois pieds, le toit de sel fut assez épais et assez solide pour se maintenir dans sa position originale.

UN BON RISQUE



Solliciteur de polices d'assurances.—Voici une demande qui ne vaut pas cinq sous. Le père est mort d'une maladie de cœur et la mère de consommation. Il a les poumons en mauvais état ; il a des battements de cœur et un commencement de diabète.

Le directeur.—Quo fait-il ?

Le solliciteur.—Il est Conseiller Législatif.

Le directeur.—C'est de l'or en barre ; acceptez. Ces gens-là ne meurent jamais.

TROP D'EXPÉRIENCE

Il y a paraît-il, à Berlin, un savant tout acquis à la théorie du transformisme. Un jour, au cours d'un séjour au bord de la mer, ce savant prit un hareng vivant. Belle occasion d'essayer sur cet intéressant sujet la doctrine darwinienne.

Chaque jour donc, notre Berlinoise prit dans l'aquarium du hareng une cuillerée d'eau de mer qu'il remplaça par une quantité égale d'eau douce. Ainsi de suite jusqu'au jour où il n'y eut plus que de l'eau douce dans l'aquarium.

Ce jour-là ce dernier fut remplacé par un bocal.

Le hareng vivait toujours ; il était même très joyeux. Le savant ne pouvait borner là son expérience. Chaque jour, il prit une cuillerée d'eau douce et continua jusqu'à ce qu'il ne restât plus une goutte d'eau dans le bocal.

Ce jour-là, celui-ci fut remplacé par une cage.

Le hareng n'avait pas souffert du changement. Il était de plus en plus gai et poussait de petits

cris de contentement quand le savant le caressait, lui donnant à manger une pâtée spéciale. Le hareng engraisse assez vite ; mais son maître crut s'apercevoir qu'après quelques semaines de son nouveau régime il était devenu subitement mélancolique. Il chercha longtemps la cause du chagrin du malheureux poisson. Peut-être sa nourriture lui avait provoqué quelque maladie d'estomac.

—Parbleu ! s'écria un matin le docte personnage, j'ai oublié de lui donner à boire.

Et aussitôt il lui tendit une grande jatte d'eau claire qu'il laissa dans la cage.

Et le lendemain, ô douloureuse surprise, le lendemain, quand le Berlinoise vint rendre visite à l'intéressant animal, il le trouva sans vie, plongeant la tête première dans la jatte.

Le hareng s'était noyé.

CHACUN SON MONDE

Le médecin.—Je suis bien content, en effet, d'être venu auprès de votre mari et lui donner mes soins, mais dites-moi pourquoi vous n'avez pas fait demander votre propre médecin ?

Madame Hautecurpaille.—Vous savez, c'est la fièvre typhoïde qu'a mon pauvre mari, et ça aurait pas été juste d'exposer un si bon médecin à l'attraper.

AVEUGLE DE NAISSANCE

Alphonse.—En passant devant l'aveugle que tu vois là-bas, j'ai jeté cinq sous par terre pour voir ce qu'il ferait.

Jules.—Puis ?

Alphonse.—Il m'a dit tout simplement : "Jetez un écu et je vais oublier que je suis aveugle."

REMEMORATION SOUDAINE

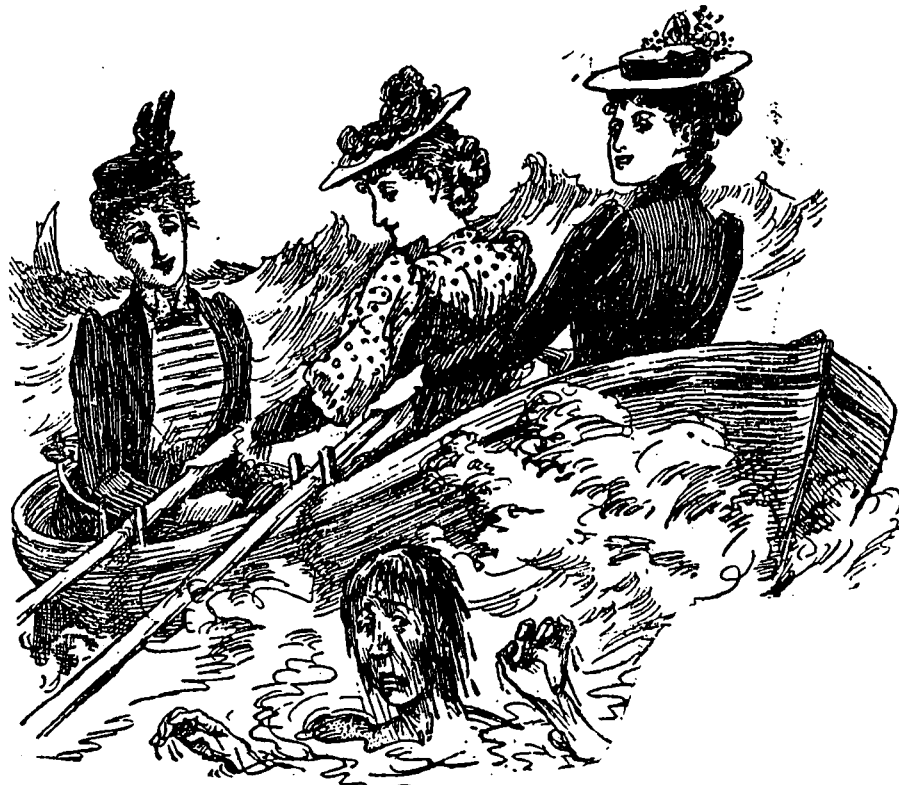
Le juge.—Avez-vous déjà été condamné avant aujourd'hui pour une offense quelconque ?

Le prisonnier.—Oui, Votre Honneur, une fois pour assaut personnel.

Le juge.—Vous n'avez jamais été puni pour rien autre chose ?

Le prisonnier.—Non. Mais, j'y pense, Votre Honneur, je me rappelle, en effet, avoir déjà été condamné à quinze ans de pénitencier.

LES GRANDES SITUATIONS



Un monsieur épuisé qui ne peut, cependant, sortir de là.

LES BOIS

Charme des bois, rameaux touffus, rideaux épais
Des fourrés verdoyants, dôme altier des feuillages,
Bras des arbres géants, qui formez les grillages
Tambusant des rayons dans une ombre de paix :

Herbe aux tons de velours, riche tapis de mousse,
Sur lequel on s'allonge assoiffé de fraîcheur,
Loin des bruits de l'enfant bravache, d'ennemi
De palombe, ennemi du noisetier qui pousse :

Murmures si plaintifs, joyeux bourdonnements,
Mélancoliques chants des oiseaux, dont les ailes
Sont lasses de frôler des harpes éternelles,
Gazonillis, chuchotis, secrets bruissements :

Chœurs plus majestueux, voix plus graves des cimes,
Que les chênes vibrants reprennent, orgueilleux,
Et qu'une fée orchestre en concerts merveilleux
Pour mieux nous apporter un écho des abîmes :

Parfums calmés, parfums subtils, parfums grisés,
Capiteuses odeurs qui montez des fougères,
Ame des bois voguant sur les brises légères,
Embaumant les clairières au gré des vents bercés :

Partout, sur notre terre avide d'amoureuses
Caresse, partout je vous ai trouvés éléments,
Prêts à me consoler des contumiers tourments,
A me donner l'espoir des minutes heureuses.

Qui connaît les longs pleurs qu'un souffle pur essuie,
Les aveugles assauts du malheur prologé,
Peut respirer, lorsque son esprit fatigué
Dort sous la branche où pleure une goutte de pluie.

Là, vers la méridienne, abreuvé de rancœur,
Mais assez confiant en la forêt ombreuse
Pour trouver un instant la douleur savoureuse,
J'ai vu que ma patrie était toute en mon cœur.

HENRI DE BRAISSE.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Jacques Arago.—l'Homère du calembour, le frère du savant François Arago,—se livrait sans cesse aux jeux de mots et vous lançait comme un pavé le coq-à-l'âne à la tête.

Dans le voisinage de Charenton, il arrêta un jour quelques collégiens qui se promenaient sur les bords fleuris qu'arrose la Seine ; puis, leur montrant une sinuosité du fleuve, il cria :

—Méphistophélès ! (Mes fils, c'v' eau fait l'S).

Nos potaches alors le prièrent pour un échappé de la maison de fous.

Une autre fois, il enseignait à qui voulait le un procédé permettant de se chauffer avec une simple statuette pendant l'inclément saison.

—Prenez, disait-il, un premier Consul en plâtre, cassez lui un bras, et vous aurez un bon appartement chaud (Bonaparte manchot).

Harel, qui était directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin au temps de Frédéric Lemaître, ne payait que difficilement ceux à qui il devait. Un jour, il afficha l'avis suivant : "De-

Lui.—C'est fini ; nous perdons le pari.

Elle.—Oh ! mais attendez ; on peut espérer une explosion.

main, la caisse sera ouverte depuis deux heures trois quarts jusqu'à trois heures moins un quart." Les créanciers, venus sans comprendre d'abord, s'en retournèrent mystifiés.

Henri Heine avait la plus belle femme du monde, mais d'un caractère si acariâtre et si méchant, qu'elle faisait du célèbre humoriste un autre Socrate molesté par une moderne Xantippe.

Et un jour, ce mari dit à son ami Weil :

—Je viens de faire mon testament. J'ai légué toute ma fortune à ma femme, mais à la condition qu'elle se remariera tout de suite. De cette façon, je suis sûr qu'il existera, du moins, un homme qui regrettera tous les jours ma mort.

Conseil aux maris pourvus d'une moitié acariâtre et qui, lorsqu'ils veulent s'absenter, se

voient contraints—sous peine d'une claque retentissante—de rester au coin du feu :

S'adresser à soi-même ou se faire adresser par un ami des cartes ainsi conçues :

"Demain soir, réunion générale des Amis de la Paix Conjugale. On commencera à 7 heures.

NOTA.—Les absents seront passibles d'une amende de dix francs.

L'argument est sans réplique.

Franz Liszt, le célèbre virtuose, le Paganini du piano, faisait vers 1835 des tournées en province. Un soir, dans la peu mélomane ville de X..., sept personnes seulement vinrent l'entendre.

Alors, sans se troubler, Liszt leur dit : "Mesdames et messieurs, cette salle n'est pas confortable. Nous irons, si vous le voulez, à l'hôtel où je suis descendu, et là, en petit comité, j'exécuterai mon programme."

La proposition acceptée, Liszt régala ses invités de belle musique et... d'un platureux repas.

Le lendemain, une affiche placardée sur tous les murs annonçait un deuxième concert. Aussi idolâtre qu'alléché, le public fit queue, et la salle se garnit.

L'artiste joua alors deux morceaux dédaigneusement, et puis... se retira.

A. X..., on ne l'a plus revu.

Une ménagère à sa fille :

Dis donc, petite, tu iras chez le charcutier et tu regarderas s'il a des pieds de cochon.

La petite revient.

—Eh bien ! as-tu vu ?

—Non, il avait ses bottes.

Sous les arcades de la rue de Rivoli, un aveugle porte sur sa poitrine un tableau représentant vaguement un tremblement de terre ou une explosion de grisou.

Un monsieur s'arrête et interroge le malheureux avec intérêt :

—Dans quel pays, mon brave homme, est arrivée cette catastrophe dont vous avez été victime ?

—Je l'ignore... J'ai acheté ce tableau à l'hôtel des ventes.

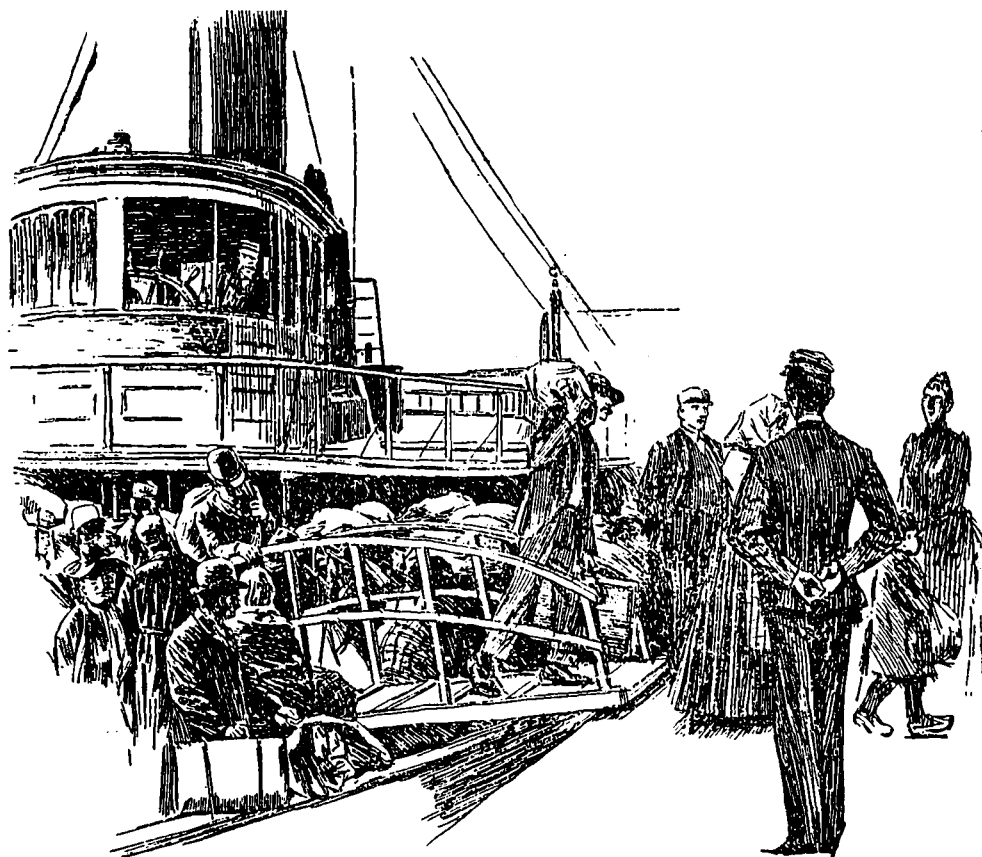


CULTURE AMÉLIORÉE



La bonne.—Vois, Jules. Pourquoi ton papa n'a plus de cheveux quand ton grand-papa en a encore tant ?
Jules.—Grand-papa, il a eu le temps d'en semer d'autres ; c'est sa seconde récolte.

LE CONTRECOURANT



Pendant que les villes se vident dans les campagnes, les campagnes s'emparent des villes.

—Se laver les dents, oui sans doute ; mais l'inconvénient, ça les déchausse.

—Alors, à ce compte-là, il ne faudrait jamais se laver les pieds ; ça les déchausse bien davantage !

Histoire persane :

Le shah Schahaham XXVII ordonna un beau matin, à son premier ministre, de faire le recensement de tous les imbéciles de son empire et d'en donner la liste exacte.

Le bon vizir se mit à l'ouvrage, et, en tête de la liste qui était fort longue, il plaça le nom de son souverain.

Celui-ci était de bonne humeur et se contenta de demander au ministre ce qui lui valait cet honneur.

—Sire, répondit celui-ci, je vous ai mis sur ma liste parce que, il y a à peine deux jours, vous avez confié des sommes importantes, sous prétexte d'achats de chevaux à l'étranger, à des individus complètement inconnus et qui ne reviendront jamais.

—Ah ! tu crois ? Et s'ils reviennent ?

—Alors, j'effacerai votre nom et je mettrai le leur en tête de la liste.

« Quoi ! monsieur, pendant le carême,
Disait un prélat à Chauvieu,
Vous faites gras ! un tel système
Est contraire à la loi de Dieu ;
C'est se conduire en hérétique.
—Monseigneur, dit l'épiscorien,
J'eus toujours l'âme catholique,
Mais j'ai l'estomac luthérien. »

La bonne a conduit Bob au Jardin des Plantes. Bob est perplexe :

... Avec quoi que ça se fait les dents de l'éléphant ?

La bonne réfléchit, puis :

—Avec les vieux pianos, répond-elle.

Une bande d'étudiants en droit, excités par un copieux déjeuner, rencontrent un pauvre mendiant auquel ils paient force bocks.

Il les regarde avec une douce philosophie et leur dit :

—Aujourd'hui, vous m'invitez à boire et vous me fêtez, et demain, lorsque vous serez substitués ou juges vous me condamnerez comme un vagabond.

Une charmante coquille imprimée dans une revue financière :

« Les dividendes seront payés aux actionnaires aux "piège" de la Société. »

Conversation académique.

—Les fauteuils de ces Messieurs les Quarante sont-ils en velours ?

—Sans doute. L'Académie ne tolère pas les cuirs.

On demandait, hier, à Mme L..., qui est veuve depuis un an :

—Qu'est-ce qui vous a le plus frappée dans le cours de votre existence ?

—Mon mari !

Boireau déjeune avec un ami.

L'ami, — (garçon ! de l'eau !...)

Boireau, effrayé.
—Malheureux ! que vas-tu faire ? Quand tu en as dans tes bottines, ça t'enrhume ; juge ce que ça doit causer dans l'estomac !...

Entendu dans un café, près de l'Exposition, la conversation suivante entre les nommés V... et P... :

V.—Je suis bien content. J'ai reçu une lettre d'un de mes meilleurs amis. Je voudrais l'inviter à déjeuner, mais je ne sais à quelle heure il arrive.

P.—Il n'indique donc pas l'heure de son arrivée ?

V.—Il me dit seulement qu'il sera enchanté de faire ma connaissance.

(Authentique.)

Un mari qui a jeté sa femme par la fenêtre passe en Cour d'assises.

M. le président, au témoin Pichard.—Avez-vous entendu l'accusé proférer des menaces contre son épouse ?

—Oui, mon président, il l'a souvent menacée de la mettre à la porte !

Savez-vous quelle différence il y a entre un maître d'armes, un bijoutier et... une couturière ?

—??

—Aucune !!

—??

—Le maître d'armes *pare les coups* ! Le bijoutier *pare les coups*.

—Et la couturière ?

—La couturière *parle et coud* !!!

Au lycée, pendant le cours de latin :

Le professeur interroge un élève dont le père est officier :

—Quel est le comparatif de *magnus* ?

—Major.

—Et le superlatif ?

—Colonel.

Après mille déceptions, un pauvre diable a fini par se caser, en qualité de commis, chez un marchand de jeux en tous genres.

—Surtout, lui disait hier son patron, en lui confiant un échiquier, je vous recommande de tenir tous les pions dans un état constant de propreté.

—Oh ! Monsieur, répond le nouvel employé, j'ai de l'expérience ; je sais ce que c'est que d'essuyer les échecs !

Il s'agit d'un duel au pistolet.

Le journal américain qui rend compte du combat termine ainsi son article :

« William essaya sans sourciller le feu de Karl ; puis, magnaniment, il tira en l'air. Il est vrai que Karl s'était réfugié sur un arbre. »

DÉCLARATION EN SENS CONTRAIRE

Louis (se parlant à lui-même).—Que peut bien vouloir dire mademoiselle Angélique. Elle m'a demandé une glace, et je lui ai répondu : « Avec tout mon cœur. » Alors elle s'est retournée et a dit : « Oh ! la glace seulement ! » Que voulait-elle dire ?

LE LAIT AMÉLIORÉ



Hélène.—Pourquoi dites-vous que ces saphirs sont hâtifs ?
Alfred.—Ce n'est pas en mauvaise part. Je veux dire qu'ils ont ce magnifique azur du lait de l'hôtel.

LOCUTIONS POPULAIRES



Tourner en jeu de chien.

PINCÉE DE CONSEILS

COMMENT EMPÊCHER LE SUINTEMENT DES LAMPES A PÉTROLE

Voici une recette facile pour empêcher ce fait de ce produire :

Mélez à parties égales du silicate de potasse (verre soluble) et de la glycérine et après avoir bien rincé la lampe et essuyé le récipient à pétrole, versez le mélange indiqué que vous promenez tout autour de la surface intérieure en inclinant lentement le récipient en tous sens ; vous reversez l'excès dans son flacon et vous laissez sécher l'enduit. Lorsqu'il est bien sec, il est imperméable à l'huile. La légère couche de silicate déposée sur les parois bouche hermétiquement les pores du récipient de la lampe.

Il coûte bien peu, en tout cas, d'essayer de ce moyen.

MOYEN DE NETTOYER LES BOUCHONS AYANT DÉJÀ SERVI

On les met dans un baquet d'eau contenant de un à deux dixièmes d'acide sulfurique ; le lendemain, ils sont nettoyés, propres et ne conservent aucune odeur de moisissure. On les lave à l'eau bouillante puis à l'eau froide, et on peut ainsi s'en servir pour le bouchage des bouteilles de vin ordinaire, de bière, etc.

C'est toujours une mauvaise économie, même pour mettre en bouteilles des vins ordinaires, d'acheter des bouchons communs, durs et poreux ; ils contiennent une poussière qui se mêle au vin, le rend louche et peut lui communiquer un goût désagréable. En second lieu, ils se brisent le plus souvent et ne peuvent servir qu'une fois. Leur emploi devient aussi plus coûteux que celui des bouchons fins, par suite des pertes de vins, de la casse, du mauvais goût qu'ils donnent au liquide et de leur peu de durée.

ÉCHAPPÉ BEL

Blanche.—Je vois par les rapports des journaux que la grippe a tué beaucoup de singes.
Auguste (distrait).—C'est vrai ; et j'ai été bien près de mourir moi-même.

FORTUNE ASSURÉE

Un individu vient de découvrir un petit plan dont il attend une fortune. Il annonce dans les journaux :

« Pour cinquante centins, monsieur Grippe-sous se charge d'expliquer à son correspondant comment des timbres d'un centin peuvent remplacer sur une lettre les timbres de deux centins.

Un finaud ayant mordu à l'appât, a eu la réponse suivante :

« Servez-vous de deux timbres d'un centin pour chaque timbre de deux centins. »

CŒUR GÉNÉREUX

Alice.—Papa, n'est-ce pas que tu ne voudrais pas me laisser te quitter ?

Le père (avec tendresse).—Non, ma fille, jamais !

Alice.—Dans ce cas, je vais épouser Louis Crève-faim ; il consent à demeurer avec nous.

TROP CONSCIENTIEUX

Premier paroissien.—Mon avis à moi, est que chaque paroissien devrait augmenter la dîme d'un curé.

Second paroissien.—Pas moi ; le notre est tellement scrupuleux que si nous lui augmentions sa dîme, il se croirait en conscience s'il ne faisait pas ses sermons plus longs.

CE EN QUOI LE NOMBRE TREIZE EST FATAL

Madame Grainserre.—Je crois que je n'ai pas assez de manger pour douze personnes ; il va me falloir m'en procurer d'avantage.

M. Grainserre.—Non, laisse faire ; je vais en inviter un treizième, pour couper l'appétit des autres.

TOUJOURS LA FEMME

Elle.—Est-ce malheureux que personne de nos voisins ne soit malade !

Lui.—Pourquoi donc ?

Elle.—Je leur enverrais un peu de ma gelée ; elle est si bonne.

PROBABILITÉS

I

Dans la savane un enfant
Court avec un éléphant ;
Qui devra prendre l'avant ?
Probablement
C'est l'éléphant ;

A moins toutefois qu'il ne crève en route
Auquel cas ce serait l'enfant, sans doute.

II

Voyez-vous, sur le pavé,
Filer cet homme et ce tramway ?
Qui sera le premier arrivé ?

A dire vrai,

Le tramway ;

A moins cependant qu'il ne déraile en chemin,
Auquel cas ce serait l'homme, peut-être bien.

III

D'une bicyclette ou d'une locomotive
Vous recherchez, l'âme pensive,
Quelle est la première qui arrive ?
Faut-il qu'on l'écrive ?
La locomotive ;

Et même si le bicycliste est flanqué par terre,
Ce sera encore, croyez-le bien, le chemin de fer.

PAS MAL DIT

M. Lunedemielle (à sa femme, pendant le dîner).—Ma chère petite femme, je commence à croire qu'il y a quelques erreurs typographiques dans ton livre de cuisine.

UNE LETTRE QUI PARLE

Un montréalais a trouvé la lettre suivante sur son chemin :

« Chère Mathilde,

« J'espère que tu ne m'en veux pas si je n'ai pas ri avec toi hier soir quand tu riais si fort. J'ai un clou sous le bras, de sorte que je ne peux pas rire à mon goût.

« Ton bijou,

« ANTOINE. »

RIEN QU'UNE FOIS

L'ami.—Avez-vous jamais écrit une ligne que vous ayez regrettée ensuite ?

L'écrivain célèbre.—Oui, une fois ; quand j'ai endossé le billet d'un ami et qu'il m'a fallu le payer.

CONTRE LE MAL D'YEUX

Le vieux monsieur (dans le bar de l'hôtel demandant un cognac chaud).—Je ne sais de quoi ça dépend, mes yeux affaiblissent de jour en jour.

L'ami.—Je vais vous dire un bon remède ; au lieu de mettre vos lunettes sur le front mettez-les sur la bouche ; vos yeux n'en seront que mieux.

SON IDÉE A ELLE

Le père de la petite Alexandrine est attaché à la rédaction d'un journal du matin, de sorte qu'il est obligé d'aller travailler à son bureau la nuit. Un jour, quelqu'un demande à Alexandrine ce que fait son père.

—Je ne sais pas, répond elle. Je crois bien que c'est un malfiteur ; il est dehors toutes les nuits.

DU HAUT EN BAS DE LA MONTAGNE

Amusements de cow boys.



Mendiant, intervenant.—Donnez-moi ces caisses au lieu de les jeter ?

Cow-boy.—Enfant de malheur ! N'y touche pas. Nous jouons la trait aux dés.

COLLIERS DE PERLES

Quelles sont les plus grandes turquoises, les plus grosses perles connues et les colliers de perles les plus beaux ?

A tout seigneur, tout honneur ; la perle la plus curieuse, pour toutes sortes de raisons, est celle que, au XVII^e siècle, le voyageur Tavernier vendit au shah de Perse \$530,000 ! Elle provenait de Califa. Elle est toujours la propriété des souverains de la Perse.

L'imam de Mascate possède une perle de 12 carats $\frac{1}{2}$, au travers de laquelle on voit le jour ! C'est une fantaisie qu'on peut s'offrir pour \$160,000.

Celle que possède la princesse Youssouhoff est unique au monde par son orient. C'est Georgibus de Calais qui la vendit, en 1620, à Philippe IV d'Espagne pour 80,000 ducats. Cette perle est estimée aujourd'hui près de \$200,000 !

Le pape Léon XIII tient de l'un de ses prédécesseurs sur le trône de Pierre une perle qui ne vaut pas moins de \$80,000.

A côté de ces pièces qui n'ont guère de rivales, il convient de citer le collier de l'impératrice Frédéric. Il n'est composé que de trente-deux perles et on l'estime \$120,000. Sa mère, la reine Victoria, possède, outre le plus gros diamant du monde, le Koh-i-noor, évalué \$16,000,000, un collier de perles roses que le public fut admis à visiter naguère à la Tour de Londres. Ci : \$80,000.

Le collier de Mme la baronne Gustave de Rothschild, de cinq rang de perles est estimé \$200,000, et celui de la baronne Adolphe \$240,000 ! L'une et l'autre, d'ailleurs, possèdent de la même façon : toutes les fois qu'un bijoutier trouve des perles vraiment belles, il est autorisé à les leur présenter et elles les achètent, quel que soit leur prix.

Les connaisseurs hésitent entre ces deux colliers et celui de l'impératrice de Russie, qui est de sept rangs, mais dont les perles sont peut-être moins "unes." Celui de la grande-duchesse Marie de Russie est de six rangs. Il a coûté 180,000 piastres.

Lors de la vente de Mme Marie Blanc, M. Sarlin, gendre du premier président M. Périvier, acheta un collier de perle \$110,000. On dit qu'il sa valeur est plus grande encore.

Mlle Dosne, sœur de Mme Thiers, tient de celle-ci plusieurs rangs de perles qu'elle avait mis trente ans à réunir et qui valent \$80,000.

Après la guerre, Mme Lebreton vendit à feu Mme de Paiva, et pour le compte de l'impératrice Eugénie, le collier de perles blanches que la souveraine avait formé elle-même. Les quelques défauts qui déparaient certaines perles firent qu'elle ne fut pas payé plus de \$60,000. Nous n'avons pu savoir où se trouvait actuellement ce collier.

* *

L'impératrice d'Autriche possède les perles noires les plus belles qu'on puisse voir. Son écriin est, paraît-il, inestimable. Il est l'un des plus fameux avec l'écriin de l'impératrice de Russie.

Faut-il rappeler que, l'été dernier, Mme Léonide Leblanc vendit son collier de trois rangs de perles \$36,000, mais que, après les incidents dont on a gardé le souvenir, elle dut le reprendre. Son collier est un collier en chute, c'est-à-dire que les perles sont régulièrement graduées jusqu'à la plus grosse d'entre elles qui est au milieu.

Il nous faut savoir nous borner, sans quoi nous nous étendrions sur les colliers de la vicomtesse d'Harcourt, de la vicomtesse de Mouchy, les perles grises de la baronne de Bethmann, etc.

Un jour que Mlle Marse Magnier portait des perles énormes au moment d'entrer en scène, quelqu'un lui en fit la remarque :

—C'est vrai, répondit-elle. Mme Scott, chez elle, devrait avoir des perles moins étonnantes. Mais, que voulez-vous faire ? Je n'en ai pas de petites !

On sait que l'excellente artiste est célèbre par ses bijoux. Elle possède entre autre choses, deux solitaires qu'elle paya la bagatelle de \$10,000.

Disons, pour en finir avec les perles, que plus on les porte adhérentes à la peau, plus elles prennent de blancheur et d'orient. Ajoutons que

UNE CONNAISSANCE DE LA PLAGE



Emilie.—Avant d'accepter ses politesses, je lui ai demandé ce qu'il faisait. Il m'a répondu qu'il avait une occupation des plus paisibles. Sais-tu ce que c'est ?

Clarisse.—Je pense qu'elle est paisible ; il tient les livres du cimetière.

les perles roses sont peu recherchées et que les perles noires, parfaites de peau et de forme, sans hourellets et sans points, sont aussi rares que possible. On les vend plus cher encore que les perles blanches qui remplissent les mêmes conditions, c'est-à-dire qui atteignent la perfection.

* *

On connaît les diamants célèbres, le *Régent*, le *Koh-i-noor*, le *Sancy*, etc. Mais ce qu'on sait moins, c'est leur valeur marchande et leur propriété actuels. Seul, le *Régent* a été suivi dans ses pérégrinations. Le public l'admire au Louvre où il se trouve depuis 1887. Il passe pour le plus beau et vaut \$625,000. Le *Sancy* vaut \$100,000. Après avoir appartenu à la princesse Demidoff, il est devenu la propriété de sir Jamsetjee Jeejeebhoy, de Bombay. L'*Orlov*, acheté par le prince de ce nom pour Catherine II, coûta \$450,000 plus une rente viagère annuelle de seize mille piastres. Le vendeur, nommé Safras, reçut en outre des lettres de noblesse. Ce diamant appartient aujourd'hui à la couronne de Russie.

La couronne d'Autriche possède le le *Florantini* qui est évalué \$520,000. C'est un rajah indien qui a l'*Etoile du Sud*, achetée \$800,000. Le rajah de Golconde (patrie du *Régent* où Pitt s'en rendit acquéreur) a dans son écriin le *Nizam*. Il vaut \$1,100,000.

Le *Piggot*, apporté de l'Inde en Angleterre par le comte qui lui donna son nom, vaut \$150,000. Il fut mis en loterie en 1801. Qu'est-il devenu depuis ?

Le *Pacha*, au vice-roi d'Egypte, coûta \$140,000. C'est une belle pierre taillée à huit faces et qui pèse 49 carats.

Le *Grand Mogol*, que le schah de Perse, son heureux possesseur a baptisé *Deriaï-Noor*, ou "océan de lumière," n'a pas de prix.

Le *Nassak*, qui pèse 82 $\frac{1}{2}$ carats et appartient à lord Westminster, est évalué à \$160,000. Lui-même le paya \$140,000.

Enfin, le plus gros de tous les diamants se trouve à Matam, dans l'île Bornéo, où le rajah le conserve jalousement. Le gouvernement de Batavia, à qui il prit un jour fantaisie de l'acquérir,

offrit deux bricks de guerre tout équipés, plus \$160,000. Le rajah refusa !

Le roi Charles de Portugal possède un beau diamant de 205 carats. L'impératrice Eugénie portait un peigne rose—qu'elle a conservé—en diamant et qui n'a pas de rival. Elle a également un métrage considérable d'une guirlande de feuilles de vigne et de fruits de groseillier absolument admirables. L'effet de ces diamants aux lumières est éblouissant.

Lors de la vente des diamants de la Couronne, un collier de quatre rivières, chacune composée de chatons en brillants montés sur argent et formant chute, comme grosseur de pierre, de puis le chaton du milieu jusqu'à celui s'adaptant au cadenas, fut payé \$36,000. On nous a dit qu'il devait appartenir à une dame de la colonie américaine.

La duchesse d'Ossuna, née Salm-Salm, morte récemment, avait réuni des diadèmes de rubis et diamants de toute beauté. La duchesse, à les porter, éprouvait d'épouvantables migraines tant ils étaient lourds !

La Tsarine possède les plus gros diamants, et elle en achète tous les ans.

En France, ce sont la perle et le rubis qu'on aime surtout aujourd'hui. Quant au diamant, la duchesse de Doudeauville et la comtesse de Pourtalès ont mis à la mode de l'utiliser préférablement de la manière suivante : on passe un ruban autour du cou et on l'attache avec un nœud de rubans parsemé de diamants.

C'est, à Paris, Mme Mackay qui a les plus beaux diamants. Elle possède, en effet, un collier de six pieds formé de pierres très bien assorties et sans un seul défaut. On l'estime... inestimable !

* *

Les turquoises vraiment belles se font de plus en plus rares. Le Maharadjah d'Ulepsing, ancien roi de Lahore, pensionné à Paris du gouvernement anglais, garde l'une des plus fameuses qui soient. Elle est très plate et a trois pouces de hauteur sur deux de largeur.

L'un des fils d'Abd-el-Kader tient de celui-ci une turquoise fétiche sur laquelle étaient gravées des légendes dictées (?) par Mahomet. Abd-el-Kader, prisonnier, avait obtenu la permission de la porter avec soi. On lui attribue une valeur marchande assez importante.

Madame Burdett Coutts est de ces dernières. Elle a des turquoises qui sont connues des amateurs et dont les moindres valent \$1,000 à \$1,200, ce qui est un prix élevé en l'espèce. On cite également celles de Mme la comtesse de Paris dont l'écriin est, d'ailleurs, fort beau, et celles de l'impératrice de Russie.

On se rappelle la magnifique parure d'émeraudes que Mme la comtesse de Paris portait lors de la fameuse soirée de l'hôtel Galliera, et qu'elle tient de sa mère, la duchesse de Montpensier qui, elle-même, la tenait de la cour d'Espagne.

Dans le même ordre d'idées, il faut citer la parure d'émeraudes de la Tsarine. Ses parures d'*alexandrite*, pierre qui a le poids spécifique du saphir, et qui est verte le jour et rouge la nuit, sont évaluées dans leur totalité \$140,000. Sur sa couronne est une *aigle marine* de \$120,000.

Madame Burdett Coutts encore possède deux saphirs qui valent \$150,000.

Le Muséum de Paris a, dans ses collections qui sont fort riches, un saphir qui pèse 133 carats. Il fut trouvé au Bengale par un homme qui vendait des cuillers de bois. Apporté en Europe et acheté par la maison Raspoli, de Rome, il devint la propriété d'un prince allemand qui le revendit à un joaillier français, nommé Perret, pour \$34,000.

Mais nous n'en finirions pas s'il nous fallait tout citer, et les rubis de la duchesse de Luynes, et ceux de Mme Ephrussi, et ceux de la duchesse d'Uzès, de la princesse de Léon, de la marquise d'Hervey de Saint-Denys, etc.

Ce ne sont pas les beaux bijoux ni les pierres précieuses qui manquent le plus !

CHARLES DUTREIL.

COMMENT ON DEVIENT ANARCHISTE



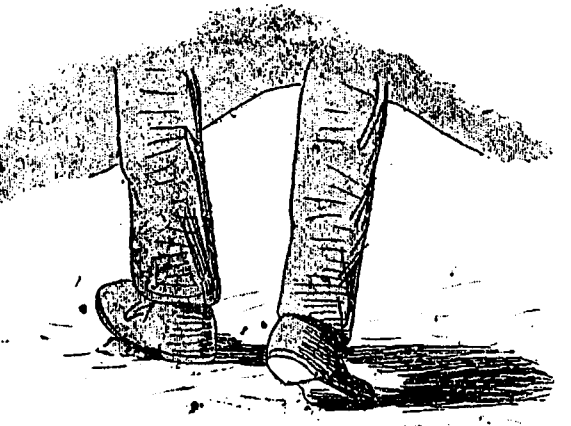
I

Bâtit à la sueur de son front.



II

Un monsieur... un nuage à l'horizon.



III

Le misérable! Peut-être des chaussettes puantes.



IV

Le travail d'un siècle, plus ou moins, détruit dans une seconde.



V

—Recommençons l'œuvre de notre vie.



VI

Oh! Les chiens! Les chiens!



VII

Une seconde fortune évanouie.



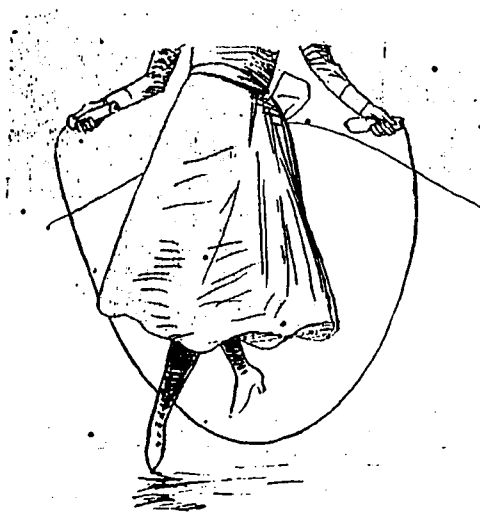
VIII

—Du courage!



IX

—Cette fois, ça y est.



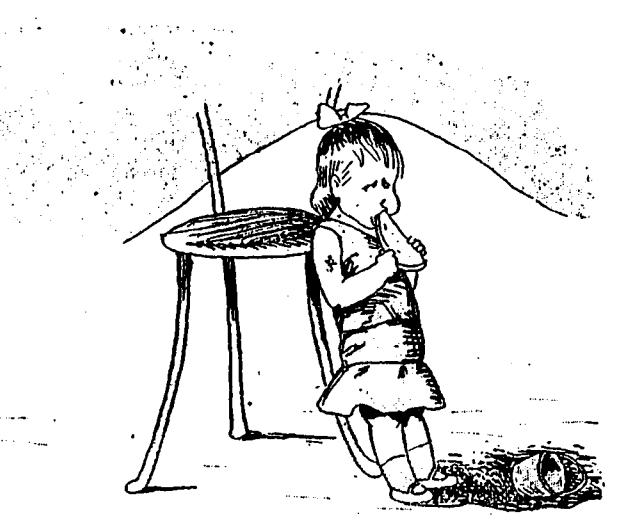
X

La malheureuse au pied léger!



XI

—Encore!... Un parti pris alors!



XII

—Attendez que je grandisse!

LES GAITÉS DU TIR A LA CIBLE



I

Lucie. — J'ai toujours eu un faible pour cette arme-là !



II

Edouard. — Ce n'est pas plus difficile que cela.



III

— C'est bien. Tirez ferme d'abord, puis lâchez.



IV

— Fait mal au doigt ! Ne faites pas attention. Voyez donc ce pauvre paon !



V

— Ha ! Vous voyez ! Il n'y a que le chien de blessé cette fois-ci !



IV

— Par exemple, voici un coup pénible. Atteint au bras droit, le malheureux ! Il ne pourra plus faire sauter les bouchons.

PRIS EN FLAGRANT DÉLIT



Le pharmacien, (à un habitué qui aime le lait de vache carajic dans sa limonade). — Comme de coutume, je suppose ?
La dame. — La même chose, s'il vous plaît.

MYSTIGO

(Pour le SAMEDI)

I

Ragot, membru et d'une forte carrure, tel était Mystigo.

Pourquoi ce nom et qui, le premier, l'avait ainsi baptisé ? nul ne le savait, mais il est probable qu'à la vue de cet être gros et court, un peu caricature, quelqu'un de ses camarades d'enfance, lui avait jeté ce sobriquet dans un moment d'humeur joviale et de verve enfantine, comme il en passe dans la tête de tous les gamins. Mystigo, à mon sens, devait être une sorte de diminutif grotesque du mot mystère ; il convenait parfaitement à ce petit garçon, aussi large que long et emmanché de deux courtes jambes disproportionnées avec le corps. Imaginez-vous, en effet, un billot surmonté d'une boule figurant une tête, le tout appuyé sur deux piquets très courts et vous aurez Mystigo en ébauche. Le visage n'avait aucune physiognomie mais il était rond, bien fait et même beau : tête grosse, aux cheveux blonds fins et plats, front très développé et arrondi ; yeux bleus et atones, c'est-à-dire sans expression ; nez droit et légèrement relevé, joues rebondies, bouche petite aux lèvres entr'ouvertes, trop petite même, car elle ressemblait à un trou aux bords tapissés de feuilles de roses ; menton mignon et creusé d'une fossette. Avec cela, une riche carnation : elle était, comme disent les poètes, pétrie de neige et de roses : sa peau était d'une blancheur de lait. Ainsi fait, et malgré ses disproportions, Mystigo était adorablement intéressant. Tel était notre personnage au physique. Quant au caractère, il était parfait : gai, souriant, d'une humeur invariablement douce, prenant toujours les choses par le bon bout, bon camarade, serviable et très timide, voilà Mystigo au moral. Mais n'allez pas croire que son aspect mastoc le rendait lourd et stupide : loin de là, il était vif et lesté comme un cerf ; jamais apparence plus trompeuse. Son nom de baptême offrait un contraste frappant avec son extérieur physique et son nom de famille, coïncidence rare, était l'emblème fidèle de son caractère. Il s'appelait Jules César Mouton. On le voit, les noms et prénoms, par un hasard peut-être providentiel, vérifiaient parfaitement la description que nous venons de faire de la personne.

C'est au collègue que je connus Mystigo. Nous y entrâmes ensemble et le jour de son arrivée, un collégien de sa localité, s'étant écrié : "Tiens, voilà Mystigo !" Tous les copains s'étaient mis à rire et lui avec nous. Ce fut alors à qui inter-

pellerait Mouton par son cocasse sobriquet ; dès lors il devint le plastron du lycée ; le moyen d'ailleurs, d'éviter les sarcasmes et les brimades de la race sans pitié des lycéens quand on s'appelle Mouton Mystigo. Mais Mouton, ainsi que nous l'avons dit, ne se fâchait de rien et restait aussi patient que le doux animal dont il portait le nom.

Il existe dans les écoles françaises, jeu aussi cruel que dangereux et qui, néanmoins, durera jusqu'à la fin des siècles : c'est la *presse* (rien du journal.) La plupart du temps, la *presse* est un supplice infligé à un élève moucharde ou méchant avec les camarades, mais quelquefois aussi, elle s'exerce sur un élève que son caractère bonhomme et sa figure béate ont fait choisir comme souffredouleur (il y a partout de ces martyrs du tempérament, si je puis leur donner ce nom). Le caractère, le physique et jusqu'au nom du héros de notre histoire, le désignait pour être le bardot du lycée et par conséquent, il ne devait pas tarder

à goûter les douceurs de la *presse*. La première fois qu'il descendit au préau, alors que les cours furent recommencés, l'un d'entre nous jeta un coup d'œil significatif aux camarades, en regardant malicieusement Mystigo : ce fut comme une commotion électrique ; tous comprirent. Dans ce jeu, on commence à se rapprocher instinctivement, sans rompre les rangs, les rangs à leur tour, se massent peu à peu, de façon à former un groupe, lentement, sagement, afin d'envelopper la victime dans un rapide mouvement tournant ; alors, sur le signal donné par le boute-en-train de la charge à corps, comme on appelle encore la *presse*, chacun serre, presse sur le centre et contre la victime qui y est enfermée, de là, le nom de cette terrible récréation. Ce jeu a été toléré en certaines circonstances, mais aujourd'hui il est défendu et ce n'est pas sans raison : nous avons vu des élèves sortir de là tout meurtris et entrer à l'infirmerie pour deux ou trois jours. Ce n'est donc pas exagérer que d'appeler la *presse*, un supplice. Mais comme en général il est difficile de découvrir le ou les instigateurs de cette fumisterie, vu la discrétion des élèves, ils restent presque toujours impunis. Cependant, toute la classe paye pour eux, car elle est aux arrêts pour deux ou trois jours, c'est à dire que pendant, un, deux et même trois jeudis de suite, elle est privée de sortie. Pendant que la *presse* massait ses escouades autour de lui, Mystigo, qui ne connaissait pas le premier mot de ce complot, se reposait d'études laborieuses en s'étirant les membres et aspirant longuement le parfum qu'exhalaient les accacias qui encadraient le préau : à ce moment il était isolé, un camarade, celui-là même qui avait monté le coup, comme on dit, s'écria :

— Eh ! Mystigo, dans les rangs, ou gare la consigne.

Cette allusion à la menace du pion qui surveillait la récréation, fit rentrer Mystigo dans les rangs, bien que le pion qui l'avait certainement aperçu, ne lui eût fait aucune sommation. A peine se fut-il mis à marcher avec les autres que la manœuvre com-

mença ; Mystigo se trouva entouré à son insu ; alors, le chef du complot, lança le signal : la *presse* ! et tous, comme un seul homme, se ruèrent contre Mystigo, le pressant à l'étouffer. La *presse* ne dure que quelques secondes, mais le petit homme, surpris, jeta un cri de douleur : chacun alors se desserra, le laissant libre de ses mouvements, Mystigo, étant d'une forte constitution, ne fut nullement affecté de cet écrasement, mais quand il se sentit libre, il s'épongea le front en regardant les presseurs et leur dit de son ton jovial :

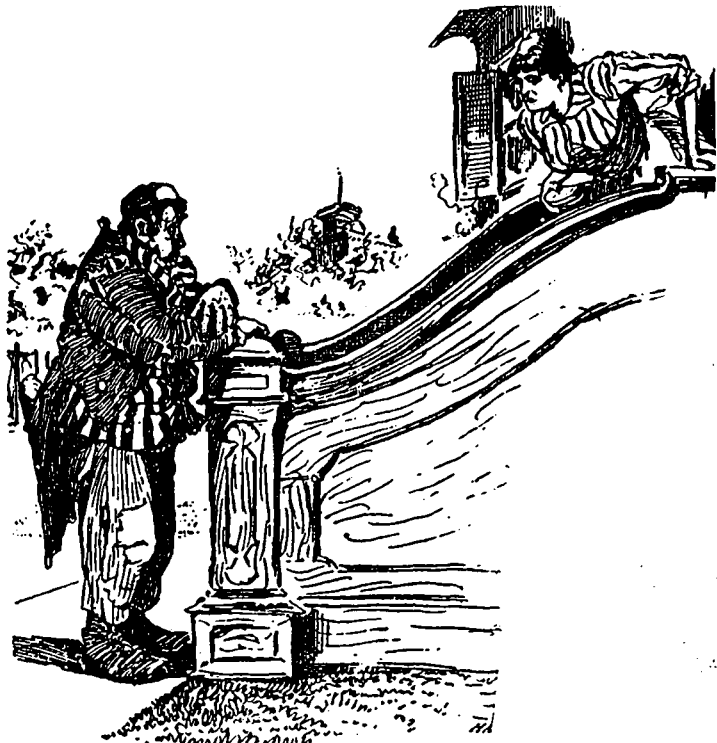
— Ah ! c'est comme ça ; eh bien ! j'aurai mon tour et rira bien qui rira le dernier.

Cependant, le pion ou maître d'études était accouru et tançait vertement les auteurs du désordre ; ouvrant une enquête, il voulut les connaître, mais comme toujours, c'était ce diable de... personne qui avait commencé. "Ni vu, ni connu, je t'embrouille," marmotta entre ses dents, le compteur en chef : on rit, et le pion, furieux, interprétant ce rire à son adresse, prononça alors cette terrible sentence : pas de promenade jeudi pour la sixième ; dîner sec, (c'est-à-dire sans vin) et cent vers à chacun à copier dans Virgile "Et nunc erudimini." (Et maintenant, soyez instruits) concluai-je moi-même mais zut ! je m'en bats l'œil.

— Ah ! vraiment, riposta le pion qui m'avait entendu ; c'est ainsi que vous le prenez : eh bien ! trois heures de cachot et vingt-quatre heures au pain et à l'eau ; vous êtes probablement l'instigateur du complot, ajouta-t-il ; je vous rapporterai en outre, à monsieur le proviseur ; mais les camarades protestèrent contre cette insinuation, et le proviseur me dispensa du repas d'anachorète que m'avait infligé mon pion ; néanmoins, je dus goûter du cachot et arroser mes mets de vin de grenouille pendant vingt-quatre heures pour avoir "blagué le pion."

Le cachot est une cellule de trois verges carrées sur trois de hauteur et éclairé par le toit. Vous êtes là, un livre à la main pendant que les autres se récréent. On le voit, la discipline des collèges de l'état en France est presque aussi sévère que la discipline militaire. En n'entendant si sévèrement punir à son sujet et bien qu'il sût parfaitement que je l'avais passé à la *presse* comme les autres, le pauvre mystigo, qui avait un cœur d'or, en fut profondément navré et il me voua à cette occasion, une inaltérable amitié. De ce jour, et pour répondre à cette amitié, je cessai moi-même de prendre part aux turlupinades que ma classe ne cessa de prodiguer à mouton-mystiga et la "presse" inaugurale qu'on lui avait fait subir à ses débuts au lycée, fut la pre-

MILLIONNAIRE DE L'AVENIR



La cuisinière. — Eh bien ! votre misère, qu'est-ce que ça me fait ?
Le tramp. — Ah ! madame, si j'avais autant d'argent que je n'en ai pas, comme je serais riche !

mière et la dernière espièglerie que je me permis à son égard.

II

Jules César mouton avait, en effet, besoin d'avoir quelque chose du génie et de la tactique militaire du grand homme dont il portait les noms, pour déjouer les mille et un tours dont on cherchait à le rendre victime et il avait encore peut-être plus besoin de l'angélique patience exprimée par son nom pour les supporter ; mais la nécessité rend ingénieux et bientôt, il trouva moyen de retourner contre leurs auteurs toutes les ruses dont on s'étudiait à le rendre dupe. La presse si bien fait crier une première fois suivant l'expression de ses collègues qu'en dépit du châtiement que leur avait valu l'épreuve initiale, ils résolurent de recommencer le truc. Mais Mystigo les avait à l'œil, comme on dit, cette fois, ainsi que la première, il ne parut rien prévoir et les laissa tranquillement se former en bataille : il se prêta bénévolement à la force et se trouva bientôt au centre douloureux, selon le mot consacré mais au commandement de "la presse," prompt comme l'éclair et agile comme un singe, Mystigo sauta sur celui qui était devant lui et se trouva incontinent debout sur ses épaules, faisant un pied de nez aux presseurs, de sorte que ce fut l'autre qui se trouva pressé : juste punition et bien méritée par ce complice car c'était justement lui qui avait monté les deux presses contre Mystigo et qui se trouvait en ce moment, dupe de la mystification. A ce changement à vue, chacun éclata de rire et Mystigo enjambant d'un individu sur l'autre avec l'adresse d'un félin parcourant les gouttières, s'élança à terre aux applaudissements des camarades. "Ça ne prend plus, se dit on dès lors ; Mystigo dit adieu aux surprises de la presse." On mit alors en jeu ces farces de chambre qui se partagent entre la caserne et le lycée : c'est d'abord le lit en portefeuille. Dans ce tour, le drap de dessous est ramené sur lui-même dans sa partie inférieure, de sorte que, lorsque la personne se couche, pendant que les mains retiennent avec force la couverture, les pieds poussent sur le fond du drap et celui-ci, étant par dessous, le corps glisse alors brusquement et la tête retombe avec force sur le chevet du lit et dame ! elle cogne, ce qui amuse beaucoup certains copains. L'autre tour est moins dangereux et plus grotesque : c'est le lit en bascule ou en sautoir. Ici, ce sont les planches supportant la partie supérieure du lit qu'on enlève : alors, lorsqu'on pose sa tête sur le traversin, celui-ci, ainsi que la paille et le matelas n'étant plus soutenus, cèdent et vous vous trouvez la tête en

bas en les pieds on l'air, au grand amusement de la galerie. Celui là est un tour très amusant et plus humain que l'autre. Mystigo passa par ces différentes métamorphoses du lit ou du pieu comme nous disions au lycée. Mais par cela même que l'on se tient sur ses gardes alors qu'on en a été une fois victime, ces fumisteries ne peuvent être de longue durée surtout si l'on a le bon esprit de ne pas s'en fâcher.—Il en fut ainsi pour Mystigo. —D'autres fois, on attachait une ficelle à ses habits pendus au-dessus de son lit et tirant sur la ficelle, on les lui faisait tomber sur la figure pendant qu'il dormait et beaucoup d'autres enfantillages de ce genre. En été nous avions école de natation à la rivière, chaque jeudi matin. Là encore, on trouvait moyen de bafouer Mystigo. Tout en nageant, chacun de ceux qui passaient ses côtés, lui pesait sur la tête pour lui faire prendre un plongeon en disant : "Une passade à Mystigo." Celui-ci s'avisa bientôt d'un truc qui dégoûta promptement ses plongeurs, comme il les appelait. Mystigo était excellent nageur et chaque fois qu'on lui faisait piquer une tête, il plongeait et passant par dessous son turlupineur, il lui soulevait les jambes et celui-ci à son tour, buvait un bouillon ; ou bien encore, il saisissait la main qui lui pesait sur la tête et son propriétaire prenait un coup avec lui, à la grande tasse comme nous disions là-bas.

En sortant de table, on fourrait des croûtes de pain, des os, etc., dans les poches de Mouton ; il les jetait sans mot dire. Un jour, cependant, ayant remarqué un de ceux qui transformaient ainsi ses poches en charnier, il ramassa tous les os de table qu'il put saisir au passage et au dîner, au moment où le mystificateur attaquait un succulent bifteck, il quitta sa place, s'en fut près de lui et prenant ces os à deux mains, et les lui vida dans son assiette en disant : "Tiens, comme ton père est chimiste, donne lui ça pour faire du noir animal." L'autre, furieux, prit les os et les lança à la tête de Mystigo, mais notre petit homme se baissait promptement, les os allèrent frapper un cadre dont ils brisèrent la verrière : grand scandale ; aussi Mystigo fut-il condamné à deux heures de piquet, c'est-à-dire, à rester de bout sur place dans un coin du préau, pendant que les autres se promèneraient. Nous devons dire que ce ne fut pas pour s'être vengé que Mouton fut puni, mais pour avoir quitté sa place sans permission.

Les pions, en effet, défendaient Mystigo contre ses persécuteurs mais ils n'étaient pas toujours témoins des espiègleries qu'on lui faisait.

D'ailleurs, Mystigo ne se plaignait pas ; il trouvait cela gamin, disait-il, de se plaindre.—Nous n'en finirions pas, si nous voulions détailler les tours innombrables qu'on jouait à Mystigo ; aussi, voyant que les forces n'avaient aucune prise sur son caractère pacifique, les camarades se contentèrent bientôt de le blaguer, tout simple-

PRIS AU NID



LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ.

ment : "Salut César le petit, dictateur de Lilliput et général des myrmidons," disait l'un.—Oui, disait l'autre, *alca facta est*, César Mystigo, vu sa vélocité de singe, sera empereur des pitres et des paillasses. Et alors tous chantaient en chœur :

Ah ! c'te bonne tête
Qu'il a l'air bête !

C'est ainsi que les bons camarades exerçaient leurs connaissances classiques aux dépens de César Mystigo, comme ils l'appelaient en core. Mais César Mouton, moins fier que son illustre homonyme, continuait à rire de tout. Une fois, cependant, il eut une riposte originale. Il avait les deux canines supérieures très développées, au point qu'elles empiétaient légèrement sur la lèvre inférieure, sortant ainsi un peu de la bouche. Un des élèves qui passait pour très glouton, dit dans un moment de bonne humeur en montrant la mâchoire de Mystigo : "En a-t-il une mâchoire d'âne, hein !" Alors, Mystigo faisant allusion à la gourmandise de celui qui l'avait apostrophé, lui lança cette boutade : "Si tu avais deux dents comme celles-là, tu serais joliment content, car tu pourrais tirer la viande de la marmite, sans te brûler la bouche." On rit beaucoup de cette saillie qui étonna d'autant plus que Mouton ne répondait jamais rien aux apostrophes et qu'il était, ainsi que nous l'avons vu, très timide pour la parole.

Un jour qu'on plaisantait sur sa petite taille, notre professeur d'histoire et rhétorique, monsieur Jules Zeller, aujourd'hui membre de l'institut, nous ayant entendu, dit alors : "Ne riez pas, messieurs, les petits hommes ont leurs destinées et César le petit, comme vous l'appellez, deviendra peut-être un petit César !" C'était une prophétie.

(A suivre).

ASTIDE.

Ripans Tabules cure jaundice.

COUP DROIT



Le mari.—Tu dis que tu as ce chapeau depuis six mois ? Je ne te l'ai jamais vu.

La femme.—Je te crois. Je ne le mets que pour aller à la messe.

MARGUERITE

SPORT DE PLAGE

I
 Tout nous sourit dans la nature,
 Le printemps vient de revenir,
 Le soleil dore la verdure,
 Tous les jardins vont re fleurir.
 Dans le mien, tout près d'une rose,
 Regardez ce bébé mignon,
 C'est le bonheur de la maison,
 Car cette fleur à peine cédose

C'est mon bien chéri,
 Ma petite
 Marguerite.
 Oui !
 Ce trésor béni
 C'est Marguerite.

II

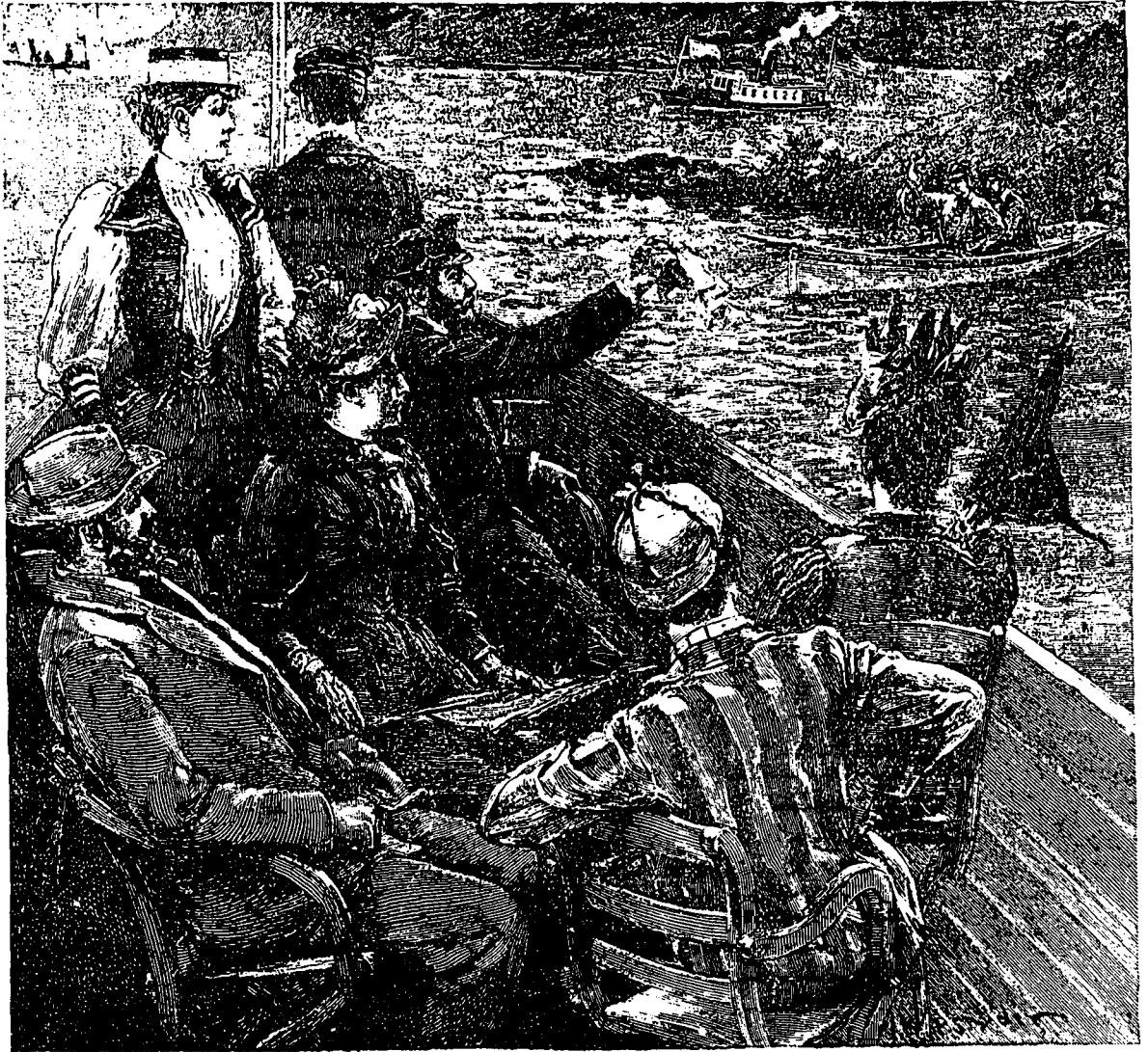
Marguerite paraît superbe
 Avec son petit cotillon,
 Regardez-la courir sur l'herbe
 Pour attraper un papillon.
 Comparant chaque fleur nouvelle
 Et leurs souriantes couleurs,
 Je dis, en regardant les fleurs :
 Voulez-vous savoir la plus belle ?

C'est mon bien chéri,
 Ma petite
 Marguerite.
 Oui !
 Ce trésor béni
 C'est Marguerite.

III

Je me dis, lorsque je médite :
 La rose est la reine des fleurs.
 Aux amoureux, la marguerite
 Apprend le langage des cœurs.
 En grandissant, si tu t'effeuilles,
 Je serai là, sur ton chemin,
 Et si ton cœur devient chagrin...
 Pour moi tu garderas tes feuilles !

Viens, mon bien chéri,
 Ma petite
 Marguerite.
 Oui.
 Mon trésor béni
 C'est Marguerite.



LES "GROGNARDS"

POISSONS PRIS ET POISSONS A PRENDRE.



DANS les "Souvenirs" du chef d'escadron Dupuy, qui fut un des combattants des guerres de l'Empire,—souvenirs que vient de retrouver le général Thoumas,—figure une plaisante et savoureuse anecdote.

Il s'agit d'un de ces vétérans qui ne pouvaient rien concevoir en dehors du métier militaire, soldats admirables, mais, dame ! époux

médiocres.

C'est à Anvers, où Napoléon a massé des troupes qu'il va jeter en Prusse. Un vieux sergent vient de descendre de garde. Il fume sa pipe devant la porte de la citadelle avec satis-

QUALIFICATION DÉFECTUEUSE



Lui.—Pourquoi persister à dire non ? Vous savez que ma fortune sera la vôtre. Est-ce parce que vous me croyez vieux ? Je n'ai que cinquante cinq ans ?

Elle.—C'est précisément parce que vous n'avez que cinquante cinq ans. Si vous en aviez soixante et quinze, ce serait délicieux !

faction, lorsqu'une femme s'arrête tout à coup devant lui... et tombe dans ses bras.

Cette femme, c'est la sienne, qu'il n'a pas vue depuis des années et des années, et à laquelle il a "oublié" de donner de ses nouvelles. N'était-il pas toujours occupé à se battre.

Elle a appris que le régiment de son mari se trouve pour quelque temps à Anvers, et, bravement, elle a fait le voyage—un voyage bien long, à cette époque !—pour le rejoindre...

Les deux époux s'embrassent, et le sergent, sans se montrer curieux de l'existence de sa moitié pendant une si longue absence, n'éprouve pas le besoin de la questionner.

Seulement, il lui offre de venir dîner. Il la conduit dans un cabaret, où, faisant lui-même honneur au repas qu'il a commandé, il lui conte, en mangeant et en buvant, ses hauts faits. La croix brille sur sa poitrine—et ce joujou-là ne s'y attache pas sans qu'on ait couru de rudes périls !

Le dîner fini, il fait à sa femme les honneurs de la ville, au pas de course, et il lui explique, à sa façon, les curiosités de la cité flamande.

Il arrive au port. Il lui montre les travaux de défense (car il n'y a que cela qui l'intéresse !) puis, tout à coup, il quitte son ton d'obligant "cicerone." Il estime qu'il a suffisamment satisfait aux devoirs de la galanterie et que la visite de son épouse, bien qu'il y ait quelque dix ans de son dernier entretien avec elle, a assez duré.

Il la conduit sur les quais.

—Tu vois cette eau, lui dit-il avec un flegme parfait ; ça se nomme l'Escaut. Si dans une heure tu es encore à Anvers, tu y boiras "un coup de longueur." Suffit !

Il l'embrasse une dernière fois—et il

s'en va tranquillement, les mains dans ses poches, en sifflant, la conscience en repos, en homme qui estime qu'il a agi le plus correctement du monde, et qu'on ne saurait lui demander d'avantage.

La scène n'est-elle pas vraiment drôle ? Ah ! mais, c'est qu'ils n'entendaient pas être gênés par leurs femmes, ces "anciens !"

Celle-là, cependant, prétendait après plusieurs jours de voyage, faire à Anvers un séjour un peu plus long.

Furieuse, elle va trouver le colonel de son mari, et elle lui expose son aventure. Elle n'est pas venue pour être congédiée aussi vite !

Le colonel sourit, lui concède que son mari s'est tenu assez rapidement quitte envers elle, et il fait appeler le sergent pour lui adresser quelques remontrances.

—Voyons ! que diable ! on ne renvoie pas ainsi une femme, à qui on a rien à reprocher et qui a fait des heures et des lieues pour rejoindre celui dont elle porte le nom.

—Mon colonel, reprend le vieux sergent, il y a trente ans que j'ai madame ; si vous voulez la garder autant, vous me ferez plaisir !

Ce fut tout ce qu'on put obtenir de lui. Pour le service, il était prêt à tout, mais, en dehors de cela, rien !

L'historiette a une amusante couleur de son époque. Pouvaient-on demander à ces rudes soldats, toujours en route, toujours bataillant, de s'attarder à faire du sentiment !

GARANTIE CONTRE LE SUICIDE

Le fermier.—Si j'étais aussi paresseux que vous, j'irais me pendre dans ma grange.

Le tramp.—Vous n'y iriez pas.

Le fermier.—Pourquoi pas ?

Le tramp.—Si vous étiez aussi paresseux que moi, vous n'auriez pas de grange.

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

PREMIÈRE PARTIE. — UNE JEUNESSE ORAGEUSE.

V. — DE ROUEN A NANTES

(Suite)

— Dans une heure, — s'était-il dit, — nos épées se croiseront comme en ce moment. . . . mais ce ne sera plus un jeu ! . . . Un jeu . . . et pourquoi donc un jeu ? pourquoi attendre, quand l'occasion est si belle . . . quand, au lieu de la pâle lueur de la lune, une clarté étincelante nous inonde ? . . . quand cinq cents témoins sont là, fixant sur nous leurs regards attentifs ? Pourquoi ne pas changer le rire en épouvante et la pièce comique en tragédie sanglante ? . . .

L'originalité d'une idée semblable devait saisir vivement un esprit aussi amoureux de tout ce qui était étrange, que l'était celui de notre personnage. Aussi hésitation, si toutefois il en eut, fut de courte durée. Il prit une résolution extrême, et nous avons vu de quelle manière il commença à l'exécuter.

Citandre, tout en se défendant de son mieux, ne cessait de répéter : — La pièce ! . . . mon Dieu ! la pièce ! . . . vous voyez bien que vous allez compromettre ! . . . Le combat n'a déjà duré que trop longtemps . . .

Disons en passant que Denis devait terminer le duel en se laissant désarmer et que c'était sur sa réplique que les acteurs de la dernière scène devaient faire leur entrée.

— Eh ! — murmurait Denis en redoublant ses attaques et en multipliant les feintes, — que m'importe la pièce ? Vous m'avez provoqué ; nous nous battons : de quoi vous plaignez-vous ?

Cependant le public s'était aperçu du changement d'allure du combat, et il admirait, comme de raison, la prodigieuse vérité avec laquelle les deux acteurs jouaient leur rôle. Les femmes de la haute aristocratie de Joigny poussaient des petits cris de frayeur, les plus jolis du monde, et faisaient mine de s'évanouir d'émotion afin d'attirer l'attention sur elles. Quelques jeunes *roués*, la fine fleur des pois de la ville, duellistes jusqu'aux dents et véritables dilettanti en matière de coups d'épée, se pâmaient d'enthousiasme et trépignaient à qui mieux mieux.

Bref, le succès prenait des proportions inouïes, comme disent aujourd'hui les réclames envoyées à tous les journaux par les administrations dramatiques.

Soudain, on entendit un cri terrible. L'épée de Valerio venait de s'enfoncer jusqu'à la garde dans la poitrine d'Alcator et ressortait sanglante entre les deux épaules.

Le malheureux Citandre, atteint mortellement, poussa un cri rauque et désespéré de l'agonie. Il lâcha son épée et, pendant le quart d'une minute, il battit l'air de ses bras, en cherchant autour de lui un point d'appui qu'il ne trouvait pas. Il chancela, par deux fois, en avant et en arrière, puis il tomba lourdement de toute sa hauteur sur son dos.

Cette foudroyante catastrophe produisit sur le théâtre un desordre subit et inouï. Tous les acteurs envahirent à la fois la scène, tandis qu'on baissait rapidement la toile, et que les spectateurs, convaincus qu'ils venaient d'assister à une magnifique création de l'art dramatique, faisaient crouler la salle sous leurs applaudissements. Personne ne se doutait encore, dans cette foule, que ces bravos retentissaient sur un cadavre.

Denis Poulailier s'enfuit à la hâte et se dirigea à course de cheval vers Paris. Après avoir erré dans la grande ville pendant quelques jours, notre héros rendu à bout de tout, n'ayant plus un sou s'engagea dans l'armée et fut envoyé à Strasbourg, près des frontières de l'Allemagne. Six mois après il tuait son sergent à la suite d'une querelle et laissait de nouveau la France. C'est ici que commence vraiment la carrière de Denis Poulailier.

VI. — LE DÉSERTEUR

La France, aux environs de Strasbourg, n'est séparée de l'Allemagne que par la largeur du Rhin, et tout le monde sait que le pont de Kehl appartient moitié à l'Allemagne, moitié à la France.

En moins de deux heures, Denis Poulailier se trouva donc expatrié, par conséquent à l'abri de la pendaison et de la fusillade, mais sans aucune espèce de ressource pour le présent et de moyens d'existence pour l'avenir.

Cette situation ne semble pas gaie, mais ce n'était point la première fois que notre héros se trouvait aux prises avec elle ; et comme

avec l'aide du diable, il s'en était toujours tiré jusque-là, il espérait bien s'en tirer encore.

La première chose à laquelle il dut songer, ce fut de se débarrasser de son uniforme, qui le faisait infiniment trop remarquer et le signalait à l'attention comme un déserteur français. Mais Denis n'ayant pas un sou dans sa poche, il était indispensable de recourir au système du *libre échange* pour se procurer les vêtements nécessaires.

Il faisait presque nuit, lorsque Denis s'approcha d'un petit enclos, formé par une baie d'aubépine autour d'une maisonnette d'humble apparence.

Dans l'intérieur de cet enclos, une ménagère soigneuse et qui, sans doute, venait de faire la lessive la veille ou le matin, avait étendu les habits de son mari sur des perches pour les faire sécher. Ces habits étaient de grosse toile grise et n'en convenaient que mieux à un déguisement.

Denis, avec des précautions infinies, fit un trou à la baie et se glissa dans l'enclos. Il s'empara d'une veste, d'une culotte et d'un bonnet de coton. Il fit rapidement son changement de toilette, et il plaça son uniforme de soldat à la place des hardes qu'il venait de s'approprier.

Ensuite il sortit par ce même trou qui lui avait servi de porte pour entrer, et s'éloigna.

Il n'avait pas fait deux cents pas qu'il entendit pousser derrière lui un grand cri dans lequel se distinguait facilement la double information de la surprise et de l'effroi.

Denis se mit à rire.

La ménagère, à coup sûr, venait de s'apercevoir de l'étrange métamorphose des vêtements de son mari et croyait à quelque nouveau prestige.

Vers dix heures du soir, notre héros arriva dans la très-petite ville de Steinback.

Il lui fallait un souper et un lit. Il entra résolument dans la première auberge du bourg, quoiqu'il sût bien qu'il n'avait de quoi payer ni la nourriture ni le gîte.

La grande salle du rez-de-chaussée était tellement encombrée de flegmatiques Allemands qui fumaient gravement leurs longues pipes en buvant de la bière mousseuse, qu'un épais nuage de fumée, semblable au brouillard le plus opaque, ne permit point d'abord à Denis de distinguer les objets environnants. Mais bientôt il s'accoutuma à cette atmosphère aère et peu transparente, et il prit place à une petite table qui n'était pas encore occupée.

Sur les frontières allemandes, on parle la langue française au moins autant que la langue nationale.

Denis n'eut donc aucune peine à se faire comprendre quand il demanda un souper et une chambre.

Au bout de trois minutes, une grosse servante blonde couvrait la petite table d'une nappe éblouissante de blancheur, et plaçait sur cette nappe un pain frais, et un morceau de lard rose, entouré de choucroute blonde, dans un plat de faïence blanche et bleue, et, enfin, un *moos* rempli jusqu'aux bords d'une bière écumante.

Denis s'empressa de faire honneur à ce repas, que rendait surtout appétissant la plus exquise propreté.

Ensuite, parfaitement reconforté, il demanda sa chambre, et la même servante qui lui avait apporté son souper le conduisit au premier étage, dans un joli petit cabinet dont l'unique fenêtre donnait sur une cour intérieure.

Denis se coucha, et, en moins de quelques secondes, il dormait aussi profondément que si, dans cette même journée, il n'avait pas tué un homme, volé des habits, et fait une dépense qu'il ne savait comment payer.

Lorsque le jeune homme se réveilla, il lui sembla d'abord qu'il commençait à faire jour et il sauta précipitamment à bas de son lit. Mais il s'aperçut presque aussitôt que ce qu'il prenait pour les premières clartés de l'aube n'était autre chose que les rayons de la lune.

— Ah ça ! mais, — pensa-t-il, — un excellent moyen pour qu'on ne me réclame pas ma dépense d'hier au soir, c'est de m'en aller à l'instant même, pendant que tout le monde dort encore dans la maison.

Et, enchanté d'avoir imaginé cet expédient, il s'habilla en toute hâte ; il ouvrit doucement la porte et il redescendit au rez-de-chaussée, où il se trouva dans la grande salle.

Mais il lui fut impossible d'aller plus loin ; la serrure de cette pièce était fermée à clef, et la clef manquait.

Denis, un peu désappointé, remonta dans sa chambre et se mit à regarder par la fenêtre.

Cette fenêtre, nous l'avons déjà dit, ouvrait sur une cour intérieure, celle des écuries et des greniers à fourrages, et, précisément au-dessous, se trouvait un gros tas de paille.

Le jeune homme prit à l'instant même son parti.

Il se suspendit avec les deux mains au rebord extérieur de la fenêtre et se laissa tomber sur la paille.

Quoiqu'il ne se fût pas fait le moindre mal, cette chute l'étourdit cependant pendant plusieurs secondes, mais, au bout de ce temps, il

se releva ; il gagna une porte charretière qui n'était fermée qu'au verrou et qu'il ouvrit sans peine, et il se trouva dans la rue.

Une fois dans la rue, il s'éloigna rapidement et dans une direction opposée à celle par laquelle il était venu.

Chemin faisant, il coupa dans une clôture un assez gros bâton, destiné tout à la fois à assurer sa marche et à lui servir, dans l'occasion, d'arme offensive et défensive ; puis il continua sa route.

Si insoucieux de l'avenir que fût Denis Poulaille, il ne laissa pas de se voir assailli par des réflexions d'une nuance assez sombre, tandis qu'il poursuivait sa course nocturne, éclairé par les rayons de plus en plus pâle de la lune qui se couchait derrière les montagnes.

—Où vais-je maintenant ?—se demandait-il malgré lui.—Où déjeuner ce matin ? Où dîner, où coucher ce soir ? Et demain ? Enfin, comment vivre et que devenir ?

Et comme il ne pouvait faire aucune réponse satisfaisante à ces tristes questions, il prit le parti de secouer la tête, comme pour chasser ces idées importunes, et il s'écria :

—Bah ! je suis bien sôt de m'inquiéter de si peu de chose ! . . . Ne suis-je pas *donné au diable* ! . . . Le diable y pourvoira !

Le diable y pourvut en effet, et plus tôt que Denis Poulaille lui-même ne le supposait.

Le jeune aventurier avait atteint une vallée profonde et boisée, où la route, descendant rapidement se trouvait encaissée entre des taillis épais et des arbres de haute futaie, dont les feuillages entrelacés créaient dans la nuit une nouvelle nuit plus impénétrable et plus effrayante que la première.

—Ma foi,—se dit-il,—voilà un endroit sinistre ! Franchement, si j'avais de l'argent plein mes poches, je craindrais les voleurs. Mais dans l'état où je me trouve, je les défie bien de me prendre quoi que ce soit ! A quelque chose malheur est bon !

Et il se mit à chanter du bout des dents un refrain soldatesque du régiment de Royal-Champagne, tout en fauchant avec son bâton les feuilles vertes qui venaient lui caresser le visage.

Il fit ainsi encore une centaine de pas environ.

Soudain un coup de sifflet aigu retentit à dix pas de lui, en avant.

Denis tressaillit et s'arrêta.

Trois autres coups de sifflet, semblables au premier, se firent entendre à droite, à gauche et en arrière ; les taillis s'entr'ouvrirent violemment, et plusieurs hommes bondirent auprès de Denis et l'entourèrent.

—Ah ! diable !—murmura le jeune homme, surpris par cette brusque attaque ;—ah diable ! qu'est-ce que je disais tout à l'heure !

Et il se mit en défense avec son bâton.

Mais cette arme insulsiante lui fut arrachée par une main invisible ; il sentit que le canon d'un pistolet s'appuyait sur sa poitrine, et une voix dure articula ces quelques mots, classiques dans le langage des brigands :—Pas de résistance, ou tu es mort ?

—Ne me faites point de mal, répliqua Denis,—et expliquons-nous ensemble. . . .

—Ta bourse avant tout ?

—Je n'en ai pas.

—Tu mens ?

—Dame ! voyez plutôt.

—Fouillez-le !—répondit la voix dure.

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ.

Des mains, évidemment habituées à ces sortes de recherches, se promènèrent aussitôt sur toute la personne du jeune homme, retournerent les poches et explorèrent les doublures.

Ce fut fait en une minute.

—Eh bien ?—demanda la voix rude.

—Rien,—répondit laconiquement une autre voix.

Un juron expressif suivit cette réplique.

—Vous voyez !—fit notre héros,—je ne mens jamais !

—Ah ça !—reprit la voix qui semblait donner les ordres,—tu n'es donc pas le fermier Fritz-Muller ?

—Je ne suis ni fermier, ni Fritz, ni Muller. . . . Je suis Français.

—Et tu t'appelles ?

—Jean-Denis de Poulaille.

—D'où viens-tu ?

—De Strasbourg.

L'interrogatoire allait continuer sans doute, lorsqu'il fut interrompu par un petit bruit qui se faisait entendre dans le lointain, sur la route.

Ce bruit était produit par des pas mesurés d'un cheval au petit trot.

—Voici celui que nous attendons,—murmura la voix ;—Je me souviens maintenant qu'il devait être à cheval. Tout le monde à son poste. . . . Emmenez cet homme : attachez-lui les pieds et les mains, couchez-le dans le fourré, et, s'il veut faire un mouvement ou prononcer un mot, brûlez-lui la cervelle.

Deux hommes s'emparèrent à l'instant même de Denis, lequel comme bien on le pense, n'opposa pas la moindre résistance. On le transporta à quinze ou vingt pas dans l'intérieur du taillis, et,

d'après l'ordre qui venait d'être donné, on lui lia les pieds et les mains.

—Drôle d'aventure !—pensait-il,—comment cela va-t-il finir ?

VII. — LES CHARBONNIERS

Il y eut un instant de complet silence, interrompu seulement par la cadence sonore des pas du cheval qui s'approchait de plus en plus, et par le bruit sec et métallique des pistolets que l'on armait.

Denis, l'oreille au guet, calcula que le cavalier devait être arrivé à cet endroit de la route où lui-même avait été arrêté dix minutes auparavant.

Il ne se trompait pas.

Les coups de sifflet, auxquels il s'attendait, retentirent, et la voix qui lui avait crié :—Pas de résistance ou tu es mort !—répéta les mêmes paroles.

Mais, sans doute, le nouveau venu avait à sa disposition les moyens de défense qui manquaient à Denis.

Il répondit par un coup de feu à la phrase que nous venons de rapporter, et le bruit d'un galop rapide annonça qu'il fuyait de toute la vitesse des jambes de son cheval.

—Feu !—cria impérieusement la voix dure.

Cinq ou six éclairs rayèrent la nuit sombre, et les détonations d'autant de coups de pistolet ou de carabine furent répercutées par les échos de la vallée.

On entendit ensuite le cheval s'abattre avec un hennissement d'agonie et le cavalier pousser un cri sourd.

L'un était mort et l'autre blessé mortellement.

Le silence régna de nouveau pendant environ dix minutes.

Au bout de ce temps, un grand mouvement eut lieu dans les broussailles autour de notre héros.

Quelques phrases rapides furent échangées à voix basse entre les hommes qui l'entouraient ; l'un d'eux le chargea sur ses épaules avec autant de facilité que s'il eût eu affaire à un enfant de cinq à six ans, et les bandits se mirent en marche.

Après un quart d'heure environ, ils atteignirent une clairière assez vaste. Plusieurs chevaux, sellés et bridés, étaient attachés à des arbustes à l'une des extrémités de cette clairière.

L'homme qui portait Denis s'élança sur sa monture, mit son fardeau en croupe, et l'assujétit au moyen d'une sangle ; puis, toute la troupe partit ventre à terre en suivant des sentiers à peine frayés.

Denis, dans la situation critique où le hasard venait de le placer, éprouvait un vif sentiment de curiosité, mais sans le moindre mélange de frayeur.

Qu'aurait-il pu craindre, en effet ?

On ne pouvait rien lui dérober, par la meilleure raison du monde ; et, quant à sa vie, elle ne devait redouter quoi que ce fût de ces voleurs, hors la loi comme lui.

Il attendait donc le dénouement de cette étrange aventure avec une soumission exemplaire.

Les premières clartés de l'aube blanchissaient la cime des arbres, quand les chevaux s'arrêtèrent.

La petite troupe se trouvait en ce moment sous une épaisse futaie de chênes centenaires.

A droite et à gauche se voyaient une demi-douzaine de petites huttes de charbonniers. On porta Denis dans l'une de ces huttes, et après avoir desserré les liens qui engourdisaient par leur pression ses mains et ses pieds, on le laissa seul, en prenant toutefois la précaution de l'enfermer.

Mais le jeune homme n'avait pas la moindre envie de recourir à une évasion. Il devinait instinctivement qu'il y avait pour lui un parti quelconque à tirer de sa situation actuelle.

Son attente d'ailleurs ne fut pas longue.

La porte de la hutte se rouvrit, et il vit entrer quatre ou cinq hommes exactement vêtus comme les charbonniers de la forêt Noire. Leurs mains et même leurs visages étaient noircis avec de la poudre de charbon.

Dans le premier moment, Denis ne sut que penser de cet aspect bizarre.

Mais aussitôt qu'il eut entendu et reconnu la voix de l'un de ces personnages, il comprit que ce costume était un déguisement.

Les bandits ne semblèrent pas d'abord faire la moindre attention à leur prisonnier.

L'homme à la voix rude avait tiré de dessous sa veste une longue ceinture de cuir qui semblait fort lourde, et il en versa le contenu sur une petite table de bois brut.

Une centaine de doubles louis tombèrent en cascade sonore, et chacun d'eux jaillirent de fauves étincelles.

—Oh ! oh !—fit en ricannant celui qui semblait le chef des bandits,—je vois qu'on ne nous avait pas trompés. . . . ce pauvre diable de Fritz Muller avait joliment fait ces affaires, à la foire de Strasbourg.

—Pardieu !—dit un autre,—c'était un homme heureux que Fritz Muller ! . . .

(A continuer.)

CLAIR COMME LE JOUR



— Un grand peintre, vous me dites, ce fainéant? Croyez-vous que je vais gober ça?... Est-ce qu'il viendrait copier des arbres pour la ville dans une petite paroisse qui n'a même pas deux mille habitants!

PARC-ROYAL

Ce charmant lieu d'amusement devient chaque jour de plus en plus populaire. Dimanche dernier une foule énorme assistait aux représentations de l'après-midi et du soir. Lundi, les propriétaires du Parc, avec une bonne grâce qui leur fait le plus grand honneur, l'ont gracieusement mis à la disposition des sociétés de St-Jean Baptiste. Aussi la recette a été excellente.

Les acteurs qui jouent au Parc-Royal cette semaine sont d'une force extraordinaire et méritent d'être vus. Lassard et Lucifer sont uniques dans leur genre. Le saut périlleux de Lassard est exécuté avec une adresse et une justesse qui soulève chaque soir des tonnerres d'applaudissements. Lucifer, qui peut être appelé à bon droit l'homme sans os est pour ainsi dire incompréhensible. Il semble être complètement disloqué et fait de son corps ce qu'il veut et tout cela avec une facilité et une grâce qui vous charme.

Les Degreux, soit sur le trapèze, soit sur les anneaux volants, surpassent tout ce que nous avons vu en ce genre, et avec cela des toilettes ravissantes.

Mais le plus merveilleux de tous est assurément Antomo Van Gofre. Il est superbe. Contortionniste hors ligne, il fait des tours de force vraiment extraordinaires, et se maintient sur une tige de fer par la seule force de ses dents, tout en ployant son corps dans toutes les positions imaginables.

La grande attraction de la semaine prochaine sera le Professeur Brodeur, le plus grand hypnotiste du jour. M. Brodeur est déjà avantageusement connu du public Montréalais, et nul doute que ceux qui visiteront le Parc-Royal dimanche et tous les soirs de la semaine prochaine passeront quelques quarts d'heure agréables. Le mesmérisme, sous toutes ses formes, sera pratiqué par le célèbre Professeur.

M. Brodeur invite spécialement les médecins à assister à ses merveilleuses séances.

Prix d'entrée 10 cents; enfants 5 cents. Portes ouvertes le dimanche à 1 heure p.m., et tous les soirs à 7 heures.

SONNET

En carnaval, au feu des girandoles,
Sous les arceaux d'un palais enchanté,
Par les houris autrefois fréquenté,
Elle dansait les valse les plus folles.

Moi, sans avoir prononcé de paroles
Pouvant trahir combien j'étais tenté,
En inconnu, — sans être présenté, —
J'ai pris sa main pendant les farandoles.

A ce contact a-t-elle bien compris
Que je tremblais, subitement épris
De ses grands yeux, de sa tournure exquise.

De son sourire emperlé, de sa voix?
Je ne sais rien; mais tristement je vois
Que le poète adore la marquise.

JEAN DE VILLEURS.

UN AUTRE POINT DE VUE

Le professeur. — Qu'est ce qui pèse le plus: cent livres de plomb ou cent livres de plumes?

Fernand. — Ça dépend, monsieur; c'est le plomb si vous l'échappez sur votre pied.

COMME AU POKER

Le gros monsieur. — Ma femme m'a donné deux fois deux jumeaux. Pouvez-vous battre cela, monsieur?

Le petit monsieur. — Eh bien! moi, la semaine dernière, ma femme a mis au monde trois petits anges. Vous savez que trois, ça bat deux paires.

C'EST TOUT SIMPLE

Henri. — Sais-tu pourquoi une femme qui monte à cheval porte un chapeau de soie?

Napoléon. — C'est pour que le cheval croit que c'est un homme; et la crainte le rend plus docile.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonic puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les **CRÉCANCES DIFFICILES**,
Longues convalescences et tout état de
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dis-
poser de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de
tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE MARS

22,425 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

HATEZ-VOUS D'ENVOYER 10 CTS.

Magnifiques feuilletons à bon marché

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112
et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENITEUR
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

NARCISSE BEAUDRY & FILS

GRAND CHOIX DE

Montres, Bijoux, Argenterie et Lunetterie

1580 RUE NOTRE-DAME
Et 164 et 166 RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL

23 Juillet 1892

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansons, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Vernouill

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogues pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & C^o, 5 rue de Mézières, Paris.

LA PIERRE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Écrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251. Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNEUR.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PAILLEUR, 57, boulevard St Michel, Paris.— *Specimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME



REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD.

A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effective. Give immediate relief.

Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO. 10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Cents

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les eudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

OCCASION !

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Magnifique Cahier pour autographes, souvenirs, chromos, etc., 9 pouces par 7, relié en im. cuir, fantaisie dorée et chromos. Par la poste 23 cents.

Un Set de Cinq Dés renfermés dans une boîte nickelée. Par la poste, 6 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.